

Lettres québécoises
La revue de l'actualité littéraire



Sylvie Bérard

Francine Bordeleau

Number 118, Summer 2005

URI: <https://id.erudit.org/iderudit/37099ac>

[See table of contents](#)

Publisher(s)

Productions Valmont

ISSN

0382-084X (print)

1923-239X (digital)

[Explore this journal](#)

Cite this review

Bordeleau, F. (2005). Review of [Sylvie Bérard]. *Lettres québécoises*, (118), 33-33.

Sylvie Bérard, *Terre des Autres*, Québec, Alire, 2004, 416 p., 15,95 \$.

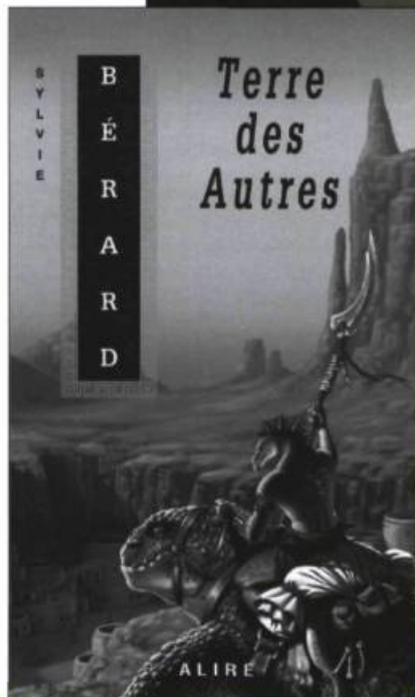
La guerre des mondes

Lorsque la science-fiction se double d'une réflexion philosophique, il en résulte parfois un grand roman.

Un envahisseur, un envahi : c'est l'un des binômes classiques de la science-fiction. Dès lors, il revient à l'écrivain qui s'y risque d'en sortir des propositions inédites. À cet égard, force est de reconnaître que Sylvie Bérard ne déçoit pas. La rencontre du troisième type lui est prétexte à débattre des grands enjeux actuels – le rapport à l'Autre, la guerre des idéologies, le choc des cultures, le racisme, la science génétique... –, et à livrer une réflexion de haut niveau sur l'état du monde.

En ouverture à *Terre des Autres*, une colonie de peuplement embarquée dans un vaisseau doit faire escale en chemin en raison d'une avarie. Ces hommes et ces femmes trouvent une planète habitable mais extrêmement inconfortable pour des humains : Sielxth, qu'ils rebaptisent « Mars II », habitée par les darztl, une race de gros lézards. Mars, des bêtes vertes : ironie d'une auteure qui s'amuse d'un vieux cliché? Quoi qu'il en soit, la colonie débarque donc, se prépare à une installation temporaire qui devient vite permanente, malgré le caractère inhospitalier de la planète. Tout, en effet, y est hostile à l'être humain : le soleil cuisant (50 °C), la rareté d'eau et de nourriture comestible... La colonie se trouve en somme sur un sol qui sollicite toutes ses facultés d'adaptation, mais elle ne les utilisera pas. À peine arrivés, les humains manifestent des vellétés de conquête et de pouvoir – vieux refrain! – au lieu de s'employer à connaître ce monde à mille lieues du leur. Les darztl, de gros lézards (2 mètres pour les mâles, 2,5 mètres pour les femelles) ayant adopté la station debout, leur apparaîtront au mieux, sur la seule base d'un aspect physique jugé répugnant, comme des sous-hommes. De même, aux yeux des darztl, les humains sont hideux et peu civilisés.

Comme l'écrit dans son rapport le premier émissaire darztl envoyé auprès des humains, « [1]es forges darztl fondaient de plus beaux bijoux [que les colifichets offerts en guise de



cadeaux d'approche] tandis que leurs ancêtres rampaient à peine hors des océans». La société de Sielxth est très structurée, soumise à des codes aussi complexes que rigides, et très sophistiquée sur le plan culturel. Fort habilement, Sylvie Bérard sème tout au long du récit des éléments de cette organisation sociale, organisation qu'elle a conçue avec rigueur et minutie. Le choc des civilisations sera total. Au début, chaque camp manifeste un semblant de bonne volonté, de courtoisie : ce sera l'affaire de quelques années seulement, pendant lesquelles les deux races s'observent tout en échafaudant des plans pour s'assujettir l'autre, tout en fourbissant leurs armes de domination. Lorsque commence la « guerre sans temps », les humains sont vite réduits à l'esclavage dans les mines, sortes de camps de concentration extraterrestres ; de part et d'autre, les contacts avec « l'ennemi » sont fortement prohibés. Des darztl

deviennent chasseurs de primes chargés de capturer les humains enfuis ou résistants ; des humains se font mercenaires pour capturer des darztl utilisés comme monnaie d'échange. Tout cela étant provoqué par l'arrivée des humains, il y a tout lieu de croire que l'auteure porte sur l'espèce un jugement négatif.

Mais le contexte de Sielxth donne lieu, en marge des politiques et diktats officiels, à d'innombrables nuances. Car qu'est-ce qu'une société, si ce n'est la somme des individus qui la composent? Lapalissade peut-être, qui évite cependant à *Terre des Autres* le piège du manichéisme : l'intolérance, l'imbécillité, l'ignorance et la grandeur d'âme sont partagées dans les deux côtés. C'est ainsi qu'un « maître » darztl recueillera le nourrisson orphelin d'une de ses « esclaves » humaines, pour ne mentionner que cet exemple.

Au cœur de cette saga de SF, un personnage clé : Chloé-Selm, le premier bébé humain né sur Sielxth. Elle est donc vierge de tout passé terrien, et cette donnée s'avérera capitale dans la suite des choses : une série d'événements l'amèneront ainsi à fonder une colonie hybride expérimentale, un utopique « Village » au sein du chaos afin que vivent harmonieusement

les deux espèces. Auparavant, elle aura toutefois été au cœur d'expériences tour à tour eugénistes et éducatives visant à produire des hybrides darztl-homme : il faut bien sûr voir là des références au clonage et aux manipulations en tous genres qui fascinent tant notre époque.

Chloé-Selm : c'est moins un prénom composé que mixte. Elle se propose pour la transformation – cerveau humain dans un corps de darztl – dans le but de découvrir ce qui se passe vraiment dans les mines et connaître l'état des ressources militaires de l'ennemi. Entre-temps, on a cessé les manipulations génétiques, peu probantes, et conçu une méthode selon laquelle l'hybride « n'aurait pas à renoncer à l'un pour être l'autre, [...] continuerait à être l'un tout en devenant l'autre ». Au bout de l'expérience, d'autant extrême en raison de l'incompatibilité absolue des deux espèces, Chloé-Selm retrouvera son corps humain. Mais sa condition l'aura amenée à pénétrer de l'intérieur sa société d'adoption. Au cours de sa traversée de Sielxth, l'héroïne rencontrera une foule de personnages qui assumeront la narration à tour de rôle : des maîtres et leurs esclaves, mais aussi quelques poignées de marginaux meurtris, darztl autant qu'humains, cherchant un autre *modus vivendi*. *Terre des Autres* se présente ainsi comme un récit polyphonique dans lequel Sylvie Bérard pose d'importantes questions sur le fait de vivre en société. Le propos jamais mièvre de l'auteure est servi par une qualité d'écriture à laquelle la science-fiction ne nous a pas si souvent habitués.